

DOSSIER

Dossier : La violence extrême au Moyen-Orient
Axe I « Approche conceptuelle de la violence extrême »



PENSER LA VIOLENCE AVEC HANNAH ARENDT : LE GÉNOCIDE COMME MAL ABSOLU

Vatché ZADOURIAN

Université Saint-Joseph de Beyrouth, Liban

Résumé

Cet article explore le concept de violence selon la philosophe allemande d'origine juive, Hannah Arendt. En déterminant la violence du processus génocidaire, nous présentons la pensée de la philosophe en passant par le mal radical pour aboutir au mal absolu. L'article s'intéresse à la « banalité du mal » en parcourant le XX^e siècle et en identifiant les différentes idéologies totalitaires qui étaient au fondement des génocides, notamment celui des Arméniens et des Juifs.

Mots-clés

Violence – Totalitarisme – Mal absolu – Panturquisme – Génocide.

Abstract

This article explores the concept of violence according to the German philosopher of Jewish origin Hannah Arendt. By determining the violence of the genocidal process, we present the thought of the philosopher passing through radical evil to reach the absolute evil. The article focuses on “the banality of evil” by traveling through the 20th century and identifying the different totalitarian ideologies that were at the root of the genocides, especially that of the Armenians and the Jews.

Keywords

Violence – Totalitarianism – Absolute evil – Panturkism – Genocide.

*Ils me tiennent pour le diable en personne.
Et c'est très bien ainsi.
(Adolf Hitler)*

Le mot « violence » dérive du latin vis qui signifie force, puissance, usage de la force physique, légitime ou non légitime, mais aussi quantité et caractère essentiel d'une action ou d'un fait. La violence renvoie à des comportements et des actions physiques, à l'usage de la force contre quelqu'un avec les dommages que cela entraîne. Il y a donc des faits que nous considérerons comme violents (la torture, le meurtre, les coups), la violence domestique, la violence routière, la violence des manifestations, la violence étatique, celle de la police ou encore des actes terroristes, sans ignorer les violences d'ordre psychologique et celles des cataclysmes naturels.

Nous pouvons retrouver dans la Bible l'une des premières manifestations de la violence parmi les hommes : le fratricide. Caïn tue Abel. Dans la mythologie romaine Romulus tue son frère Remus pour s'emparer du pouvoir alors que dans la mythologie égyptienne le roi Osiris est assassiné par son frère Set qui voulait prendre le trône. Si ces fratricides ne sont que des récits mythologiques dans un monde fictif, les violences extrêmes sont devenues des pratiques tragiques, inhumaines et inconcevables dans le monde réel. Comment pouvons-nous appréhender cette manifestation de la violence et surtout de la violence extrême, le génocide ? Du fratricide au génocide, la pensée essaye de comprendre, peut-être en vain, l'imprescriptible.

Auschwitz, un nom qui est devenu le symbole de ce que l'homme peut faire de pire, l'incarnation du mot « Génocide ». Jusqu'en 1944 défini comme « crime sans nom » – puisque le mot est inventé par le grand juriste juif Raphael Lemkin à cette date –, le génocide est, depuis la convention du 9 décembre 1948, une violation inscrite dans le vocabulaire du droit international public. Quels que soient les débats ouverts chez les historiens et les philosophes, le concept de génocide, un hybride de grec (*genos*) et du latin (*caedere*), est bien précis : il s'applique à la destruction intentionnelle d'un groupe humain – en totalité ou en partie – dont les membres sont tués en raison de leur appartenance à ce groupe. Un crime contre l'Humanité qui serait prémédité, planifié et, par la suite, exécuté dans ses moindres détails.

Dans son livre intitulé *Les Origines du totalitarisme*, Hannah Arendt essaye de répondre à trois questions :

1. Qu'est ce qui s'est passé ?
2. Pourquoi cela s'est-il passé ?
3. Comment cela a-t-il été possible ?

Le problème du mal est central dans la pensée de Hannah Arendt. Pour l'autrice, la radicalité et la banalité du mal ne sont pas deux choses différentes mais plutôt l'envers et l'endroit d'une même chose : l'absence de pensée ! Pourraient-elles être deux moments uniques de la dialectique du mal ? Pourrait-on affirmer qu'il s'agit de deux aspects convergents ou bien de deux modalités différentes de la réalité de la pensée humaine ? Le mal chez Arendt n'a ni fondement théologique ni fondement métaphysique mais plutôt un fondement humain. En effet, elle stipule que c'est « à travers le mal radical que les hommes finissent de sortir de l'humain » et elle continue en affirmant que « le mal radical est, peut-on dire, apparu en liaison avec un système où tous les hommes sont, au même titre, devenus superflus » (Arendt, 1951, p. 811).

Nous pouvons affirmer que le mal se manifeste dans l'humain, surtout dans les actes volontaires de l'homme. Le mal se réalise dans les choix humains. Dans ce sens, l'homme, étant maître de soi, est le seul responsable de ses propres choix et doit en assumer les conséquences. Au niveau individuel, nous pouvons affirmer que les conséquences et les dégâts sont limités à une seule personne en question ; au niveau collectif, les conséquences peuvent être catastrophiques car la pluralité des hommes serait mise en danger. C'est ainsi que nous plaçons le mal radical dans l'absence de jugement.

Selon Hannah Arendt, le mal radical, radicalement inhumain, s'est manifesté surtout à la moitié du XXe siècle avec l'apparition des systèmes totalitaires et les camps de concentration comme Auschwitz et Treblinka. Étymologiquement, le totalitarisme signifie système tendant à la totalité. L'adjectif « totalitario » apparaît en Italie, en 1923, l'année qui suit la prise de pouvoir par Mussolini. Ce concept fut d'emblée un instrument de pensée et de lutte politique. Son emploi se répandit dans les milieux antifascistes italiens. Mussolini l'utilise dans un discours le 10 juin 1925, en lui attribuant une connotation positive, celle d'unité du peuple italien. Les idéologues du nouveau régime seront les apologistes de « l'État totalitaire ». Durant la décennie des années 1930, le terme de « totalitarisme », issu de l'adjectif totalitaire, sera utilisé pour qualifier ce régime du mal radical.

Mais l'entendement humain du penseur est incapable de saisir, voire de concevoir le mal radical qui n'est que l'antithèse de l'entendement dans un moment radicalement inhumain. L'histoire contemporaine nous a montré que l'impossible est devenu possible surtout dans l'espace public, c'est-à-dire, dans la sphère politique alors qu'on a souvent tendance à croire que le mal est l'acte du sauvage, du barbare, de celui qui, selon les Grecs, non pas qui ne pense pas, mais qui vit en dehors de la *polis*, celui qui n'est pas un *zoon politikon*. C'est dans ce sillage qu'Arendt n'utilise pas le concept de sauvage, de barbare ou de fantôme pour désigner celui qui ne pense pas ; tout au contraire, pour elle, celui qui ne pense pas est l'homme fonctionnaire de la machine bureaucratique, l'homme atomisé des sociétés modernes ! C'est ce qu'il faut comprendre quand elle dit que « l'humanité vivante d'un homme décline dans la mesure où il renonce à la

pensée » (1974, p. 19). Et malheureusement celui qui ne pense pas est apparu bien avant les camps de concentration juifs et les crématoires, dès 1915, dans le monde politique où se tissent, ou plutôt devraient se tisser, les liens politiques. Le mal radical serait dans ce sens-là radicalement politique : il se concrétise dans la destruction de la pluralité et s'accomplit avec la domination totale.

Le concept de la domination totale s'incarne dans le totalitarisme dont la nature est incontestablement la terreur et son principe, l'idéologie. La domination de l'homme par l'homme n'est autre que la ruine radicale de toute politique car elle est antipolitique. Elle est suivie par la ruine de la société politique, la pluralité et tout ce qui caractérise l'espace public car dans le totalitarisme plus rien n'est politique. Bref, il est l'antithèse de la politique. Nous constatons bien que la terreur est légitimée par l'idéologie ou la logique d'une indubitable idée qui est totalement exclusive. Le gouvernement totalitaire brave toutes les lois positives et prétend obéir aux « lois de la Nature et de l'Histoire dont toutes les lois positives ont toujours été censées sortir ». Il s'agit de la loi naturelle de la « race pure » pour les nazis inspirée par le darwinisme et la théorie de sélection naturelle, ou bien la croyance en la lutte des classes comme moteur de l'Histoire chez les bolcheviks, alors que l'idéologie panturquiste est au fondement du « MEDZ YEGHERN » (le Grand Mal) arménien. Bien évidemment, pour Hannah Arendt ni la Nature et ni l'Histoire ne peuvent être au fondement du politique.

Les deux piliers du totalitarisme sont, sur le plan théorique, l'idéologie, et sur le plan pratique, la terreur. Fascisme, nazisme, stalinisme, polpotisme, pantouranisme, panturquisme et tant d'autres « ismes » ont forgé et marqué le siècle passé ; par conséquent, le mal absolu s'est incarné dans la terreur extrême. Les déportations en masse, les convois et les trains, les chambres à gaz et les camps de concentration ne sont que l'incarnation du mal absolu, de la violence extrême, dans un espace où le vivre-ensemble n'a plus de place et où le monde commun est définitivement exclu et la condition humaine trouve son sort tragique. Mais cette extrême terreur est malheureusement légitimée par l'idéologie ou la logique d'une indubitable idée qui est exclusive et qui est celle du groupe, du parti ou de l'acteur génocidaire.

Un parallélisme entre le nazisme, le communisme et le panturquisme dévoile les traits communs de la machine propagandiste. Dans les trois idéologies, l'ennemi est désigné, indiqué voire signalé par les régimes totalitaires afin de bien démarquer le vrai et le bon citoyen et de marginaliser les *personae non gratae*. L'ennemi est celui qui s'empare de la richesse du pays et il est, selon les régimes totalitaires, celui qui abuse du système mis en place pour accumuler davantage certains avantages. Le recours systématique des régimes totalitaires à l'idéologie, à la logique d'une idée « supérieure », à la propagande institutionnalisée et, surtout, au mensonge comme art de persuasion par excellence, créent une sorte de ressentiment au sein de la masse et canalisent ce ressentiment afin de le porter vers le bourreau-victime, c'est-à-dire la race qui représente un danger public et national. Ainsi, les Arméniens dans l'Empire Ottoman ou les juifs sous

le règne de Hitler étaient les banquiers, les commerçants, les gestionnaires qui menaçaient l'économie du pays voire la sécurité nationale ; ils mettaient en danger la raison d'être des États, et par conséquent il fallait impérativement se débarrasser d'eux et les liquider. C'est en effet, un processus de déshumanisation mis en place.

La déshumanisation détruit ce qui est au fondement de la condition humaine. Le processus se fait d'une manière réfléchie et étudiée, puis il est exécuté de façon violente. Les personnes déshumanisées deviennent ainsi personne ! Leurs visages humains sont supprimés depuis que Caen supprima le visage de son frère Abel. La violence génocidaire dépasse toutes les formes de crimes concevables possibles pour atteindre l'impossible, à savoir, l'anéantissement total d'une race ou d'un peuple. En réalité, c'est l'aboutissement d'une idéologie cruelle qui a pour cible une population bien définie et qui se concrétise dans un acte violent réfléchi, prémédité, planifié et exécuté dans ses moindres détails. Ce qui caractérise fondamentalement la violence génocidaire est l'intention préméditée, l'élément *dolus specialis* (intention spéciale) de l'acte car il s'agit de la destruction physique massive et intentionnelle d'un groupe humain, sans oublier l'aspect politique et l'organisation administrative colossale au service de l'idéologie génocidaire. Le génocide est ainsi la réalisation radicale de la violence extrême : le mal absolu !

Les idéologies (nazie, communiste, panturquiste) préparent d'abord « les cadavres vivants ». Elles attaquent en général l'identité, les liens humains, les droits et en particulier le corps physique. Hannah Arendt décrit les trois étapes du processus de déshumanisation :

- a) tuer en l'homme la personne juridique ;
- b) tuer en l'homme la personne morale ;
- c) tuer l'identité unique de chacun ;

« Le premier pas essentiel sur la route qui mène à la domination totale consiste à tuer en l'homme la personne juridique » (Arendt, 1951, p. 795). Durant cette première étape, le gouvernement totalitaire désigne l'individu hors-la-loi sans qu'il ne soit reconnu coupable et en dehors de toute protection de la loi. Les droits civils et juridiques sont tous abolis. Ces individus sont détenus par les agents secrets ou les soldats par une « mesure de police préventive ». Sous le prétexte de prévention, le régime totalitaire passe à la réalisation du but, l'extermination de tous les Arméniens dans le cas du panturquisme, la solution finale dans le cas du nazisme ou les purges massives dans le cas du communisme. Les trains de déportation servaient à les transporter dans des zones soi-disant plus « sécurisées ». Dans un rapport¹, nous pouvons lire : « Nous avons assisté dans la matinée du lundi au départ des enfants. Pendant qu'on les faisait monter dans des cars avec leur mince bagage des scènes déchirantes se sont produites. Les enfants jeunes, qui ne pouvaient comprendre les raisons de cette séparation, s'accrochaient à leurs parents et pleuraient. Les aînés, qui savaient combien

la douleur de leurs parents était grande, tentaient de dominer leur peine et serraient les dents. Les femmes s'accrochaient aux portières des cars qui partaient. Les gardes et les policiers eux-mêmes dominaient mal leur émotion. L'impression était d'autant plus affreuse que jusque-là, le plus grand calme avait régné dans le camp. Une résignation pesante et amère se lisait sur les visages. Aucune protestation, aucun cri d'indignation ou de colère ne se faisait entendre. Il semblait qu'après tant d'épreuves les internés n'avaient plus la force de se rebeller contre leur destin ». Ces moyens violents ont été déjà mis en service par le gouvernement ottoman dans les provinces habitées majoritairement par les Arméniens. L'élimination des Arméniens des six subdivisions administratives (équivalentes à un vilayet), leur territoire historique, était une priorité du régime ottoman turquiste. Les convois de déportés – femmes, enfants, vieillards – sont méthodiquement massacrés en cours de route. Peu d'entre eux arrivent jusqu'aux « lieux de relégation », ou de « zones de protection ». En revanche, le plus grand nombre de ceux d'Anatolie occidentale, expédiés vers la Syrie de juillet à septembre 1915, souvent par train, parviennent au moins jusqu'en Cilicie et sont, par la suite, liquidés et massacrés.

Durant une deuxième étape, il fallait tuer la personne morale en l'homme : « Les camps de concentration, en rendant la mort elle-même anonyme (en faisant qu'il soit impossible de savoir si un prisonnier est mort ou vivant) dépouillaient la mort de sa signification : le terme d'une vie accomplie. En un sens, ils dépossédaient l'individu de sa propre mort, prouvant que désormais rien ne lui appartenait et qu'il n'appartenait à personne. Sa mort ne faisait qu'entériner le fait qu'il n'avait jamais vraiment existé » (Arendt, 1951, p. 802). Il n'est plus question ici de mal ni de bien, mais plutôt de démunir la conscience individuelle de l'homme, de lui arracher toute possibilité de choix, voire le choix de sa propre mort. Il s'agit en effet de rayer toute forme de mémoire et bien évidemment de la destruction du corps humain en tant que matière objective de son existence empirique. L'existence de l'homme ne lui appartient pas ; d'ailleurs aucun autre homme ne devrait survivre au génocide pour reconnaître cette existence, comme s'il était une existence vide et vaine, voire absurde... Une existence sans mémoire !

Le troisième moment du processus de déshumanisation consistait à tuer « l'identité unique de chacun ». L'autre qui est désigné comme ennemi de l'État, est traqué et éradiqué à cause de son identité. L'autre ne participe plus à l'humanité et ne partage plus les valeurs universelles de l'humanité et, comme le dirait Claude Lévi-Strauss, « cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les 'hommes'... impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais sont tout au plus composés de 'mauvais', de 'méchants' de 'singes de terre' ou d'œufs de pou'. On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier

degré de réalité en en faisant un 'fantôme' ou une 'apparition' » (1987, p. 19-21).

De plus, on lui ôte la spécificité humaine en le privant de la liberté. Cette privation n'est qu'une discrimination identitaire par laquelle on démantèle toute une communauté avec ses composantes économiques, politiques, sociales et religieuses. C'est dans ce sens qu'il faut saisir la numérotation des victimes, sans nom et prénom. Le *judenstern* ou l'étoile jaune était la seule chose commune à tous les juifs, par laquelle ils ne sont reconnus que comme juifs et rien d'autre, sans nom ni prénom, de purs fantômes, des ectoplasmes baignant dans les chambres à gaz. Ce système de marquage nazi était déjà une forme de destruction totale de l'homme juridique, moral, individuel et différencié. Dans le cas des Arméniens, leurs noms de famille – qui se terminent en général par IAN – suffisaient à les reconnaître et les identifier comme étant les parias, les intrus, les indésirables de la société ottomane. L'objectif ultime est toujours le même, et « le totalitarisme ne tend pas vers un règne despotique sur les hommes, mais vers un système dans lequel les hommes sont superflus » (Arendt, 1951, p. 808) et « le mal radical est, peut-on dire, apparu en liaison avec un système où tous les hommes sont, au même, titre, devenus superflus ». Une nouvelle fois, l'impossible devient possible et le génocide n'est que la perversion de la nature humaine qui rend l'impossible possible !

Dans le système totalitaire, il existe une domination totale et absolue de l'homme par l'homme, une domination dans laquelle l'autre ne partage plus le même monde et ne fait plus partie de la pluralité. Par conséquent, il doit être impérativement exclu par n'importe quel moyen.

Le plus grand danger de l'idéologie totalitaire pour Hannah Arendt, c'est qu'elle vise à supprimer la pensée. En effet, selon elle, « le sujet idéal du règne totalitaire n'est ni le nazi convaincu ni le communiste convaincu, mais l'homme pour lequel la distinction entre fait et fiction, c'est-à-dire la réalité de l'expérience et la distinction entre vrai et faux, c'est-à-dire les normes de la pensée, n'existe plus » (1951, p. 832). Adolf Eichmann, le fonctionnaire de la bureaucratie étatique allemande, incarne cet homme qui ne pense pas. De la banalité du mal à la radicalité du mal, l'absence de jugement et de responsabilité envers la pluralité humaine est la raison ultime de la violence extrême.

Après la Seconde guerre mondiale, l'idée de la domination du monde s'est traduite dans une destruction du monde. En effet, dans son livre *Du mensonge à la violence*, Arendt dit que « les instruments de la violence ont désormais atteint un tel point de perfection technique qu'il est devenu impossible de concevoir un but politique qui soit susceptible de correspondre à leur puissance destructive ou qui puisse justifier leur utilisation au cours d'un conflit armé ».

Hannah Arendt se réfère à plusieurs philosophes et penseurs (Marx, Engels, Clausewitz, Chomsky) pour dire que ce dont le XX^e siècle a été témoin est

beaucoup plus qu'une simple continuation de la politique par d'autres moyens. Elle cite le physicien russe Sakharov qui disait : « Une guerre thermonucléaire serait tout autre chose qu'une simple continuation de la politique par d'autres moyens (pour reprendre l'expression de Clausewitz) : ce serait le moyen d'un suicide universel ».

Comment l'humanité pourrait-elle alors dépasser la violence extrême ? Arendt considère que la pluralité est au fondement de la vie politique. Les idéologies totalitaires ont transformé la nature humaine et, ce faisant, elles ont rendu l'impossible possible. La solution ? Penser l'existence des hommes au pluriel. *L'amor mundi* est la réalisation libératrice de l'action humaine dans le domaine politique. Penser au vivre-ensemble, au vivre en commun et œuvrer pour que l'être au monde prenne un sens et que la pluralité soit la loi du monde. La nouvelle naissance commence par la résistance, par la liberté et le pouvoir du peuple, qui est une sorte d'oasis dans le désert. L'action politique est publique. Il faut penser au pouvoir comme un agir ensemble et instaurer une communauté et un espace public d'apparition où le moi est agissant et libre. L'Histoire de l'humanité est pleine de violence extrême mais n'oublions pas, comme nous le rappelle Arendt, qu'« il restera toujours un survivant pour raconter l'Histoire ».

Notes

¹ Extraits d'un rapport concernant le départ du camp des Milles des internés livrés par Vichy aux nazis et transférés de la zone dite « libre » en zone occupée, d'où ils allaient repartir très vite pour Auschwitz. Ce rapport daté du 24 août 1942 porte la cote CCXIII-115. Il concerne les départs des 11 et 13 août 1942.



BIBLIOGRAPHIE

- Arendt, H. (1951). *Les Origines du totalitarisme* (The Origins of Totalitarianism), 3 volumes (Antisemitism, Imperialism, Totalitarianism), nouvelles éditions en 1958, 1966, 1973, trad. française en trois ouvrages séparés (puis réunis en un seul volume, Paris, Gallimard, 2002, suivi par Eichmann à Jérusalem).
- Arendt, H. (1973). *Sur l'antisémitisme*, trad. par Micheline Pouteau, Paris, Calmann-Lévy, (trad. révisée par Hélène Frappat, Paris, Gallimard, coll. « Quatro », 2002 ; éd. Poche, Paris, Le Seuil, coll. Points/Essais, n° 360, 2005).
- Arendt, H. (1982). *L'Impérialisme*, trad. Martine Leiris, Paris, Fayard, (trad. révisée Hélène Frappat, Paris, Gallimard, coll. « Quatro », 2002 ; éd. Poche, Paris, Le Seuil, 2006, coll. Points-Essais, n° 356).
- Arendt, H. (1972). *Le Système totalitaire*, trad. Jean-Louis Bourget, Robert Davreu, Patrick Lévy, Paris, Le Seuil (trad. révisée Hélène Frappat, Paris, Gallimard, coll. « Quatro », 2002 ; éd. Poche, Paris, Le Seuil, 2005, coll. Points/Essais, n°307).
- Arendt, H. (1961). *Condition de l'homme moderne*, trad. G. Fradier, Paris, Calmann-Lévy reedition : Paris, Calmann-Lévy, 1983, préface Paul Ricœur ; éd. Poche, Paris, Presses-Pocket.
- Arendt, H. (1966). *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*, trad. A. Guérin, Paris, Gallimard, revue par Michelle-Irène Brudny de Launay, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».
- Arendt, H. (1972). *Du mensonge à la violence*. Essais de politique contemporaine, trad. G. Durand, Paris, Calmann-Lévy.
- Arendt, H. (1990). *La nature du totalitarisme*, trad. Michelle-Irène Brudny de Launay, Paris, Payot.
- Arendt, H. (1993). *Auschwitz et Jérusalem*, trad. S. Courtine-Denamy, préface de F. Collin, Presses Pocket, Paris.
- Poizat, J.-C. (2003). *Hannah Arendt, une introduction*, Paris, Pocket.
- Roisin, J. (2003). *De la survivance à la vie. Essai sur le traumatisme psychique et sa guérison*, Paris, PUF.
- Tassin, E. (1999). *Le trésor perdu : Hannah Arendt, l'intelligence de l'action politique*, Paris, Payot & Rivages, coll. « Critique de la politique ».



BIOGRAPHIE

Après avoir effectué des études en Philosophie et Histoire (option relations internationales et diplomatie) Vatché ZADOURIAN a soutenu sa thèse de Master en philosophie sur la « Lecture du Projet de Paix Perpétuelle à la lumière de pensées et situations politiques contemporaines ». En 2014, il a également défendu une autre thèse en master exécutif du management des organisations sportives à l'Université Catholique de Louvain. Depuis 1999, il a enseigné la philosophie à la Sainte famille française de Jounieh et au collège Arslanian Djemaran. Il a occupé le poste de président du comité de défense de la cause arménienne au Liban et a donné plusieurs conférences relatives au génocide arménien et a publié plusieurs articles. Champion du Liban, olympien et président de la fédération libanaise du

cyclisme, il est élu membre du conseil municipal de Broummana. Doctorant actuel en philosophie à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, il poursuit sa thèse qui a pour intitulé « *Penser le totalitarisme, le pouvoir et la liberté avec Hannah Arendt* ».



BIOGRAPHY

Vatché ZADOURIAN is a multifaceted individual with a rich background in philosophy, history, and sports administration. He holds a Master's degree in Philosophy and a BA in History with a specialization in international relations and diplomacy, and another Master's in Executive Management of Sports Organizations from Université Catholique de Louvain. Currently, he is pursuing a PhD in Philosophy at Université Saint-Joseph de Beyrouth, focusing his thesis on "Thinking Totalitarianism, Power, and Freedom with Hannah Arendt. ZADOURIAN's passion extends beyond academia; he has served as president of the Armenian National Committee in Lebanon, actively advocating for genocide recognition through lectures and publications. He is also a national champion, Olympian, and president of the Lebanese Cycling Federation, and has even been elected to the Broummana Municipal Council. ZADOURIAN's dedication to education is evident in his longstanding teaching career, having instilled philosophical knowledge in students at Sainte Famille Française de Jounieh and Collège Arslanian Djemaran since 1999. Throughout his career, ZADOURIAN has established himself as a prominent figure in Lebanese education, sports, and philosophical thought.